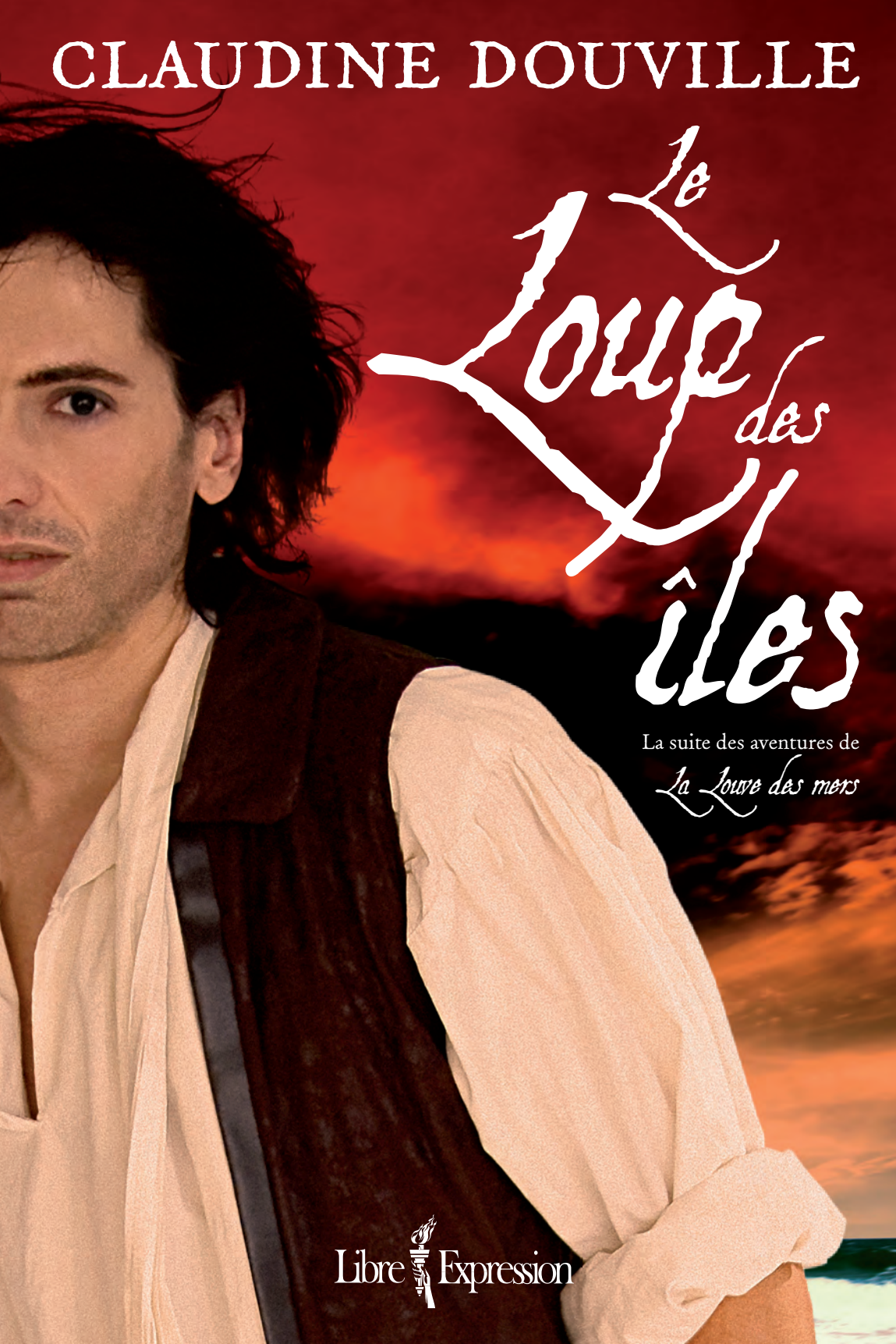
CLAUDINE DOUVILLE

# Le Loup des îles

La suite des aventures de
*La Louve des mers*



Libre Expression

## De la même auteure

*La Louve des mers*, Libre Expression, 2008.

CLAUDINE DOUVILLE

# Le Loup des îles

Roman

Libre Expression
Une compagnie de Quebecor Media

*Aux cinq hommes de ma vie : mon père, Constant,*
*mes fils, Nicolas, Marc-Antoine et Gabriel,*
*et bien sûr mon amour, Simon. Je vous aime.*

## *Chapitre 1*

Un éclair déchira le ciel et le tonnerre lui donna la réplique quelques secondes plus tard. Les arbres tremblaient peureusement sous les bourrasques de vent tandis que la pluie se mettait à marteler le sol. Marie de Beauval se leva rapidement pour aller fermer les fenêtres grandes ouvertes de son bureau. Alors qu'un autre éclair illuminait cette matinée sombre de septembre 1711, la jeune femme compta mentalement les secondes qui allaient marquer l'arrivée, non pas d'un autre coup de tonnerre, mais de son fils de quatre ans, à qui elle n'avait pas encore réussi à inculquer l'amour des grands orages.

Elle sourit en entendant les pas précipités dans l'escalier et tendit les bras quand la porte s'ouvrit sous la poussée impétueuse du bambin. Il s'engouffra dans la pièce et se jeta dans les bras de sa mère.

— Maman, maman, le ciel est encore fâché ! Est-ce qu'on va mourir ?

Marie embrassa la tignasse brune de son fils.

— Mais non, gros bêta ! Ce ne sont que les nuages qui s'agitent un peu et font du bruit. D'ailleurs, tu vois, ils se sont cognés si fort qu'ils se sont mis à pleurer…

Un violent éclair ponctua ses paroles et le tonnerre, ne voulant pas être en reste, fit vibrer les murs de la maison.

— Maman, j'ai peur, dit le garçonnet en enfouissant son visage dans les jupes de sa mère.

— Thierry, les petits garçons comme toi qui aiment l'aventure et la mer ne devraient pas se laisser effrayer par un orage. Viens,

nous allons nous installer et profiter du spectacle que nous offre le ciel.

Marie entraîna son fils dans une confortable causeuse qui faisait face à une porte vitrée menant à un balcon. Ils s'installèrent entre les coussins et s'amusèrent à deviner où le prochain éclair allait déchirer le ciel sombre. Thierry aimait bien ce jeu. S'il ressentait quand même une petite crainte lors d'un gros orage, il exagérait sa frayeur pour le simple plaisir d'être rassuré par sa mère, à qui il vouait une réelle adoration.

Marie profitait elle aussi de ces moments. Étienne, capitaine du navire militaire le *Gergovie*, était en mer depuis quatre mois et ne serait pas de retour avant le mois de mai. C'était exceptionnel qu'il parte aussi longtemps, mais il lui avait promis de rester ensuite trois mois à terre. Son époux lui manquait beaucoup et il lui fallait bien avouer qu'elle s'ennuyait un peu dans sa vie de commerçante. Cinq années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait dû renoncer à la vie en mer à la suite des ordres de Louis XIV. Son incroyable épopée faisait encore jaser, elle était une figure de légende dans tous les ports de France. Sa vie s'était rangée après qu'elle eut parcouru les mers pour se venger de Marek, le corsaire favori du roi, qui avait ruiné son père et sa vie par ses activités illicites. Marek avait été condamné aux travaux forcés et exilé dans les colonies françaises, mais Marie avait toujours trouvé que la punition était trop douce pour les torts qu'il avait causés autour de lui. Elle aurait préféré de beaucoup le rayer de la surface de la terre. Mais le roi n'avait pu se résoudre à une solution aussi extrême, lui qui s'était délecté pendant tant d'années des récits fabuleux de son corsaire…

Depuis ce temps, la jeune femme, qui portait ses cheveux châtains jusqu'aux épaules, s'était concentrée sur les activités de sa boutique, boutique qui avait grandi au fil des années. Avec tout ce qu'elle avait rapporté de ses voyages, le commerce avait acquis une solide réputation. Julien Legoff, qui avait été son complice et son ami dans ses aventures, s'était révélé un commerçant hors pair. Avec Marguerite, autrefois gouvernante

de Marie et aujourd'hui épouse de Legoff, il menait les destinées de la boutique allègrement tout en tenant l'intendance du domaine de Marie et d'Étienne à La Rochelle. Avec le titre de baron que le roi avait donné à Étienne étaient venues des terres et un manoir imposant, qu'il fallait bien entretenir. Marguerite s'occupait aussi du petit Thierry quand sa mère allait à Marseille avec Legoff pour voir aux affaires de la seconde boutique ouverte là-bas. Et tranquillement, la brave femme reprenait auprès du bambin la place qu'elle avait occupée auprès de Marie quand celle-ci était enfant.

Marie avait de nombreux fournisseurs et lorsque l'un d'eux faisait escale à La Rochelle, elle s'empressait d'aller le rencontrer à bord de son bateau et s'enivrait alors de l'atmosphère qui y régnait. Si elle oubliait volontiers les combats en mer qu'elle avait menés, elle se rappelait avec délices les longues soirées sur le pont à regarder les étoiles, les levers de soleil fabuleux sur des mers calmes ou démontées, les tempêtes qui secouaient les hommes et les navires mais qui vous faisaient tellement sentir la puissance des éléments. C'était bien souvent à regret qu'elle regagnait la terre ferme…

L'orage, justement, semblait s'éloigner. Il y avait un petit moment qu'ils n'avaient vu un éclair.

— Eh bien tu vois, dit-elle à Thierry, l'orage est fini et encore une fois nous avons survécu.

Le gamin la regarda avec un grand sourire et des étoiles plein les yeux. Marie le serra contre elle, émue comme toujours par sa ressemblance avec son père. Si le gamin avait ses yeux gris-bleu changeants, tout le reste lui rappelait Étienne. Que n'aurait-elle donné pour pouvoir le serrer dans ses bras lui aussi à cet instant même !

— Bon, tu vas aller retrouver Marguerite maintenant, il faut que j'aille à la boutique.

— Je veux y aller moi aussi !

— Pas question, bonhomme. Tu ne me serais d'aucune utilité là-bas et d'ailleurs tu t'y ennuies bien souvent.

— D'accord, je reste ici, mais promets-moi que demain nous irons à la plage.

— Demain ? Mais il faut que demain je vérifie les comptes avec Julien…

— Dans ce cas, je vais avec toi !

Marie battit en retraite.

— Bon, ça va. Demain nous ferons une sortie ensemble. Tiens, nous apporterons notre déjeuner dans un panier et nous irons voir Sarah.

— Oui ! Je t'adore, maman.

— Moi aussi je t'adore, mon poussin. Laisse-moi partir maintenant, Julien va m'attendre.

Après un dernier baiser, Thierry s'en fut en courant, laissant là sa mère qui avait bien l'impression de s'être fait manipuler une fois de plus…

En sortant de l'écurie avec Saskia, Marie huma avec plaisir les odeurs soulevées par l'orage. Menant sa jument par la bride, elle marcha à ses côtés jusqu'à la grande grille qui protégeait l'entrée du manoir. *C'est là une protection bien fictive*, pensa-t-elle en la poussant. La grille n'était jamais verrouillée et tous savaient qu'ils étaient les bienvenus au manoir du baron. *Mais il faudrait peut-être changer cet état de chose*, songea encore la jeune femme. Le port de La Rochelle se positionnait de mieux en mieux sur l'échelle du commerce maritime, ce qui, immanquablement, en accroissait le trafic. Cela amènerait beaucoup plus d'étrangers dans les rues et quelques marins mal intentionnés pourraient se montrer intéressés par la grande demeure. Il faudrait envisager de verrouiller la grille, et cela demanderait aussi l'embauche d'un gardien. La situation financière des Beauval leur permettrait de le faire sans problème : aux revenus de la baronnie s'ajoutaient en effet ceux générés par les boutiques, mais cela occasionnerait aussi certains problèmes d'intendance. Marguerite et Julien

occupaient un petit pavillon dans l'enceinte de la propriété, et Marie doutait fort qu'ils acceptent de partager leur logis avec un étranger. Il faudrait donc construire un autre pavillon. Cela prendrait quelques mois. Peut-être valait-il mieux attendre le retour d'Étienne pour prendre ce genre de décision…

Marie referma la grille derrière elle et enfourcha sa jument. Elle s'était fait tailler une tenue d'équitation qui lui permettait de monter son cheval aisément, sans avoir à sacrifier à la mode des selles d'amazone, qu'elle détestait particulièrement. Mais pour recevoir clients et fournisseurs à la boutique, elle avait toujours des vêtements de rechange. Elle lança Saskia au galop, non pas parce qu'elle était pressée, mais par simple plaisir de voir l'animal répondre à ses commandes et de sentir la puissance de ses foulées sur la route.

Moins d'une heure plus tard, elle mettait pied à terre et menait Saskia à la petite écurie aménagée dans l'ancien appentis derrière la maison. La maison elle-même, attenante à la boutique, en faisait maintenant partie et abritait toute la section consacrée aux importations du monde entier, celle que Marie préférait. Dans la partie originale, on retrouvait les tissus, soieries et brocarts que Marie avait tenu à continuer d'offrir pour poursuivre la tradition familiale.

Legoff était là depuis le petit matin. Marie ne put s'empêcher de sourire en le voyant s'affairer dans le bureau exigu de l'arrière-boutique, classant des papiers, ses lunettes perchées sur le bout de son nez. Qui aurait cru que le bouillant Breton qui avait partagé ses aventures, qui avait été un marin et un combattant redoutable, serait si à l'aise dans une vie rangée de commerçant ? Il avait pris quelques livres depuis, sa flamboyante chevelure rousse s'était un peu éteinte au fur et à mesure que le gris l'envahissait, des rides profondes marquaient maintenant son visage, mais ses yeux avaient conservé toute leur malice et sa tendresse envers Marie s'était renforcée au cours des années, si cela était toutefois possible.

— Bonjour Julien ! dit Marie en entrant dans le bureau.

— Bonjour, jeune fille, répondit le Breton en levant son regard au-dessus de ses lunettes. Bien entendu, l'orage ne vous a pas fait peur ?

Marie se mit à rire.

— Vous savez bien qu'il faut plus que cela pour m'effrayer.

— Oui je sais, et c'est bien ça qui… m'effraie !

— Alors, quoi de nouveau ?

— Rien, si ce n'est que notre fournisseur d'huiles exotiques se fait un peu attendre. Ce n'est pas dans ses habitudes, il a dû avoir un pépin. Peut-être que l'orage que nous avons essuyé ici nous venait de la mer.

— De qui s'agit-il ?

— De Marcelin Beaupré, un nouveau fournisseur qui m'a été recommandé par notre intendant de Marseille. Je ne l'ai encore jamais rencontré, mais Gustave m'en a dit beaucoup de bien. Il devait arriver sur l'*Épervier*. Et je compte beaucoup sur ce qu'il doit nous apporter. Nous avons reçu une commande importante de la Cour. Il semblerait qu'on va y recevoir certains notables prochainement et Sa Majesté voudrait leur offrir quelques cadeaux originaux témoignant de l'ouverture de la France sur le reste du monde. Ses huiles seraient parfaites.

— Je suis curieuse de le rencontrer. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

— Donnons-lui encore un jour ou deux.

— À part cela, les affaires vont bien ?

— Les affaires vont très bien, fillette. Et c'est pourquoi il nous faut redoubler d'efforts pour conserver notre allant.

— En entrant, j'ai vu que vous avez fait ajouter quelques tablettes au mur du fond.

— Oui, mais elles risquent de rester vides si nous n'avons pas de nouvelles de ce fournisseur d'huiles…

— Dans ce cas, si je ne peux pas être utile ici, dit Marie, je vais repartir vers la maison. Je reviendrai demain pour les comptes et l'inventaire. Le ciel est en train de se dégager et il semble qu'après tout nous aurons un bel après-midi.

Thierry voulait aller faire un tour à la plage demain, nous irons plutôt aujourd'hui. Et je vais en profiter pour rendre visite à Sarah. Il y a un petit bout de temps que j'ai eu de ses nouvelles.

— Vous la saluerez pour moi.

— Je n'y manquerai pas. On se voit au dîner ?

— Bien sûr. Soyez prudente, ajouta Legoff pour la forme tout en remettant le nez dans ses papiers.

— Comme toujours, ajouta Marie sur le même ton.

Elle retourna chercher Saskia et reprit le chemin de la maison.

Une heure et demie plus tard, Marie marchait sur la plage en tenant Thierry par la main. Ils avaient laissé Saskia à l'ombre d'un arbre et l'avaient délestée de la sacoche qui contenait leur déjeuner. Marie savait que la jument resterait là, bien sagement, à les attendre mais l'avait quand même attachée au tronc de l'arbre pour plus de sûreté.

La mer s'annonça d'abord par le chant de ses vagues, puis par son odeur saline. Enfin, elle s'ouvrit devant eux. Thierry lâcha la main de sa mère pour courir vers elle. Marie étendit sur le sable la couverture qu'elle avait apportée et sortit de la sacoche ce que Marguerite y avait mis : fruits, pain, viande séchée, œufs à la coque, fromage, jus de fruits, il y en avait suffisamment pour nourrir une armée !

— Maman, on peut se baigner ? cria Thierry.

— Elle n'est pas un peu froide ?

— Non non, viens, tu vas voir.

Marie retira ses bottes d'équitation et s'avança pieds nus sur le sable. Thierry avait déjà retiré ses chaussures et sa veste et il s'éclaboussait joyeusement dans les vagues. Heureusement que le soleil était revenu, gardant quelques forces de l'été déclinant. Le gamin aurait tôt fait de se sécher par la suite. Marie entra

à son tour dans la mer et poussa un petit cri quand l'eau froide vint lui lécher les pieds.

— Mais elle est glacée !

— Mais non, maman, elle est juste bonne.

Ils s'amusèrent ainsi quelques instants et finirent trempés tous les deux. Leurs jeux les avaient affamés et c'est avec enthousiasme qu'ils se jetèrent sur le goûter préparé par Marguerite.

Une fois qu'ils furent repus et séchés, Marie ramassa ce qui restait de victuailles.

— Nous allons porter cela à Sarah.

Déjà Thierry sautait sur ses pieds.

— D'accord ! Je peux y aller en courant ?

— Vas-y mais sois prudent. Je te rejoins à l'instant.

Thierry eut tôt fait de disparaître derrière la dune sous le regard attendri de sa mère, qui ne cessait de s'étonner devant l'énergie débordante de son fils. Marie replia la couverture, jeta la sacoche sur son dos et garda ses bottes dans ses mains, préférant marcher pieds nus dans le sentier qui menait à la cabane de Sarah. Elle jeta un dernier regard vers l'océan et quelque chose attira son œil. Elle mit sa main en visière pour se protéger du soleil et regarda avec attention. Un petit point dansait à l'horizon, mais il était si petit qu'elle n'était pas certaine de ce qu'elle voyait. Reposant son sac par terre, elle y fouilla pour chercher la lunette d'approche qu'elle avait maintenant l'habitude d'emporter avec elle.

Ajustant la lentille, elle la pointa sur la tache et vit qu'il s'agissait d'un bateau, un bateau de grande envergure. Il était trop loin pour qu'elle puisse voir son pavillon et trop loin aussi pour qu'elle en reconnaisse la silhouette. Mais il ne lui était pas familier… Il semblait venir vers La Rochelle, elle serait donc vite fixée.

Elle reprit le sentier. Lorsqu'elle arriva, le bambin était déjà en grande conversation avec la vieille femme, qui semblait passionnée par ce qu'il lui racontait. Marie fut émue à la vue de ce tableau. Sarah aussi vieillissait. Ses cheveux avaient blanchi et

il semblait à la jeune femme qu'elle s'était un peu voûtée. Mais peut-être n'était-ce là qu'illusion, que c'était parce qu'elle était penchée vers Thierry que Marie avait cette impression. Sarah leva ses yeux couleur de lavande vers la jeune femme.

— Eh bien, il en a des choses à raconter, ce petit homme !

— Il n'arrête jamais, confirma Marie. Et il faut que je le surveille constamment, il est toujours prêt à se lancer dans n'importe quelle aventure au mépris de toute prudence !

— Tiens, tiens…

— Quoi, « tiens, tiens » ?

— Ça me rappelle quelqu'un…

Marie soupira en s'asseyant par terre à leurs côtés.

— Je sais à quoi tu penses, mais ce n'est pas du tout pareil.

Sarah se contenta de sourire.

— As-tu des nouvelles d'Étienne ?

À nouveau, la poitrine de Marie se gonfla d'un soupir.

— Pas récemment. La dernière lettre que j'ai reçue de lui m'a été remise par le capitaine d'un bateau qui l'avait croisé aux Açores il y a un mois, où ils avaient fait escale avant de descendre vers l'Afrique. Tout semblait bien aller. Il a un bon équipage, le *Gergovie* avait été mis en carénage quelques mois avant son départ et ne devrait donc pas présenter de défaillance, mais je suis toujours inquiète quand il navigue dans les eaux troubles du golfe de Gascogne. Je me souviens trop bien de cette gigantesque vague qui avait failli nous faire chavirer et qui avait emporté un aide-cuisinier… J'en ai encore des cauchemars parfois.

— Mais ton Étienne a un grand sens de la mer.

— Je sais. Et je ne peux pas m'empêcher de l'envier un peu aussi, ajouta-t-elle en regardant Sarah. J'aime la vie auprès de mon fils, auprès de Marguerite et de Julien, mais il me manque quelque chose…

— Étienne, peut-être ?

Marie le revit en pensée aussi nettement que s'il était à ses côtés. Ses cheveux un peu plus foncés que ceux de Thierry qui frôlaient le col de sa veste, ses yeux verts qui pouvaient prendre

toutes les nuances de la mer… et toutes ses humeurs aussi. Marie était persuadée y avoir vu voler des mouettes parfois, tout comme elle avait vu quelques orages y passer. Il lui manquait tellement. Sentant l'émotion l'envahir, la jeune femme chassa bien vite l'image de son mari pour revenir à l'instant présent.

— Étienne sûrement, mais un peu d'action ne me ferait pas de mal non plus. Le commerce est intéressant, ouvre de belles possibilités, mais je trouve ça un peu routinier parfois. Je devrais peut-être aller faire un tour à Marseille avec Julien, ça me changerait les idées…

— L'action ne se présente pas toujours sous la forme qu'on souhaiterait, dit sentencieusement Sarah, et mieux vaut une routine tranquille que le chaos.

— Que veux-tu dire ? demanda Marie en se levant et en enlevant le sable de ses culottes.

— Que tu devrais t'estimer heureuse d'avoir ce que tu as. Il me semble que tu as vécu ta part d'aventures et que ton existence est aujourd'hui bien remplie par ton mari, ton fils et ton commerce.

Marie ne répondit pas. Elle savait que Sarah avait raison, mais il lui semblait que toute sa vie, elle aurait l'impression de courir après quelque chose. Après quoi ? Elle aurait été bien en peine de le dire.

Sarah regarda pensivement le garçonnet, qui s'était désintéressé de leur conversation et qui jouait dans le sable.

— Veille bien sur lui. Il a besoin de toi et il t'aime tant. Pendant qu'Étienne est au loin, tu es tout son monde.

— Il a aussi Julien et Marguerite… et toi. Mais quand tu parles comme ça, Sarah, tu m'inquiètes. J'ai toujours l'impression que tu vois des choses que je ne vois pas et ça me fait peur.

— Je ne vois rien, ma mignonne, mais tu ne peux empêcher une vieille femme comme moi de constamment s'inquiéter pour ceux qu'elle aime. Nous vivons dans une époque où les changements vont vite et, à mon âge, ce n'est pas toujours facile à suivre. Heureusement qu'ici autour de moi le temps semble immuable,

mais j'ai un choc chaque fois que je me rends à la ville. Allons, ne t'inquiète pas, ce sont les traces de l'orage qui sont restées dans ma vieille cervelle.

Marie serra son amie contre elle.

— Ta vieille cervelle, comme tu dis, est probablement la plus aiguisée de La Rochelle. Et j'ai toujours eu le plus grand respect pour tes intuitions. Tu n'es pas une sorcière pour rien, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux, faisant allusion aux rumeurs qui avaient toujours couru chez les paysans à propos de Sarah.

— Allez viens, Thierry, dit Marie en se tournant vers l'enfant. Il est temps de partir, sinon Marguerite va s'inquiéter. Embrasse Sarah et allons chercher Saskia, qui doit bien se demander ce que nous faisons.

Docilement, l'enfant laissa son château en pleine construction et alla serrer Sarah dans ses bras.

— Tu vas laisser mon château là pour que je le continue demain ? Tu ne vas pas laisser les chèvres le démolir ?

— Nous ne reviendrons pas demain, Thierry, dit Marie. Je dois faire l'inventaire avec Julien.

— Je vais mettre une barrière tout autour, comme ça tu pourras le terminer la prochaine fois, le rassura Sarah.

Thierry hocha la tête et prit la main que sa mère lui tendait. Après un dernier adieu, ils reprirent le chemin de la plage. Marie voulait repasser par le bord de mer pour voir si le bateau qu'elle avait aperçu un peu plus tôt s'était approché de la côte. Le pas de Thierry se faisait un peu plus hésitant, l'enfant était fatigué, et bien qu'il refusât de faire une sieste quotidienne, il aurait certainement fait un petit somme. Marie s'arrêta, remit ses bottes et prit le garçon dans ses bras, bien calé sur sa hanche. Il commençait à être lourd, mais il ne protesta pas, couchant sa tête au creux du cou de sa mère.

Lorsqu'ils eurent la mer en vue, Marie le déposa sur le sol et prit à nouveau sa lunette d'approche. Le bateau avait fait du chemin, mais il était encore trop loin pour que Marie en distingue le pavillon. On voyait cependant que c'était un navire imposant,

à la voilure chargée. Le soleil accrochait des reflets d'or sur sa figure de proue qui, même à distance, semblait particulièrement ouvragée. Un détail la frappa cependant. Les postes de vigie perchés sur les trois mâts du bateau miroitaient dans la lumière comme s'ils avaient été couverts d'or, créant l'effet de trois lances de feu plantées au cœur du navire.

Marie continuait d'être intriguée par ce grand bâtiment. Il se distinguait des autres bateaux commerçants qui fréquentaient le port et n'avait rien de l'allure militaire d'une frégate. Elle ferma sa lunette et reprit son fils qui, entre-temps, s'était couché sur le sol.

— Viens, mon poussin, allons à la maison.

Sans un mot, Thierry lui tendit les bras.

Lorsqu'ils arrivèrent, il dormait profondément entre les bras de Marie, assis devant elle sur la selle de Saskia, bercé par le pas tranquille de la jument. En entrant à l'écurie, Marie héla doucement Olivier, un jeune paysan robuste qui faisait office de palefrenier et d'homme à tout faire.

— Prends Thierry et va le porter dans sa chambre, lui demanda-t-elle. Je vais m'occuper de Saskia.

Olivier sourit en voyant le bambin endormi et le saisit avec une délicatesse étonnante chez un homme de sa force. Il avait beaucoup d'affection pour le petit garçon, qui passait souvent de longues heures avec lui. Sans dire un mot, il prit son précieux chargement et se dirigea vers la porte qui donnait sur la cuisine. Marie frotta ses bras engourdis par le poids de Thierry et mit pied à terre. Elle emmena Saskia dans sa stalle et commença à la bouchonner. Elle aimait prendre soin elle-même de sa jument, estimant que c'était là un juste retour des choses pour les heures de bonheur que celle-ci lui procurait. Elle trouvait cette routine apaisante, c'était un retour au calme pour elles deux après leurs folles cavalcades ou leurs longues escapades dans l'arrière-pays. Mais aujourd'hui, l'effet n'y était pas. Malgré elle, la jeune femme se sentait fébrile, et bien qu'elle n'eût aucune raison de se préoccuper de quoi que ce soit, elle ne pouvait empêcher son

esprit de voler dans toutes les directions, comme une mouche qui cherche la sortie devant une fenêtre fermée. Peut-être était-ce l'absence d'Étienne qui commençait à lui peser… *Ce sera long,* soupira-t-elle.